

Le curé de la ville, homme dont le goût éclairé égalait la piété, se trouvait être un grand amateur de musique. Toutefois comprenant que cet art ne doit apporter dans le sanctuaire que les prémices les plus pures de son encens harmonieux, il avait organisé à ses frais un chœur de voix choisies et exemptes de tout contact avec le théâtre. Depuis les dernières fêtes de Pâques, l'installation de la musique avait eu lieu dans la paroisse, et les fidèles, églant à une double attraction, y voyaient leur nombre grossir à chaque solennité. C'était en 1778. Mozart brillait alors de tout son éclat, et une récente composition religieuse de ce beau génie, *L'Ave Verum*, excitait l'admiration de toute l'Allemagne catholique. Cette suave élévation fut étudiée avec le plus grand soin par les chanteurs du curé, et la première exécution en fut fixée à la fête du Saint-Sacrement.

Ce jour-là, M. Blum se trouvant absent, la mère, qui se sentait légèrement indisposée, requit le bras de son fils pour l'accompagner à l'église. Après les vêpres, le jeune homme écouta avec une impatience marquée l'allocution paternelle que le pasteur adressa aux fidèles, et il cherchait un prétexte pour prendre congé de sa mère, lorsque l'orgue fit entendre le prélude du chef-d'œuvre de Mozart. Les accents de l'instrument sacré, comme une main invisible, arrêtaient d'abord Ludovic; puis, lorsque les voix harmonieuses des chanteurs se firent mêlées aux voix multiples de l'orgue, il sentit son cœur se gonfler, et, sous le poids d'une émotion indicible qu'il n'avait éprouvée qu'au jour déjà éloigné de sa première communion, il fondit en larmes et se prosterna à terre, où il demeura comme anéanti. L'hymne qui rappelle les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie n'était pas achevée que la grâce divine avait fait irruption dans ce cœur repentant. Toujours agenouillé et dans une profonde méditation, Ludovic ne s'aperçut pas du départ de sa mère, qui l'avait laissé tout entier à Dieu et au combat intérieur dont il devait sortir victorieux sous de tels auspices; l'église même devint bientôt déserte; et lui, qui voulait la quitter avant tous les fidèles, y était resté le dernier.

Le curé, en sortant de la sacristie pour regagner son presbytère, aperçut dans l'ombre une personne qu'il crut d'abord endormie. S'étant approché, il reconnut son jeune ami.

— Que faites-vous là, mon fils? lui dit-il; l'heure du départ a sonné.

— Je vous attendais, M. le Curé, répondit le jeune homme, en levant sur le prêtre des yeux baignés de larmes; veuillez m'entendre au saint tribunal.

Le retour de Ludovic fut fêté dans la maison paternelle comme celui de l'enfant prodigue. Mozart, instruit de cette conversion, remercia Dieu qui l'en avait rendu l'instrument, et il s'empressa d'envoyer au bon curé la collection de ses œuvres sacrées, en le priant de les faire servir à lui préparer une place dans le ciel au milieu du chœur céraphique qui chante l'éternelle hosanna.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS.

AÉROSTAT.

Vulgairement ballon. C'est une des plus belles et des plus curieuses inventions du dix-huitième siècle que celle des aérostats, et, comme d'ordinaire, l'effet le plus simple, le plus banal lui donna naissance. On raconte que madame Montgolfier, femme d'un

célèbre fabricant de papiers à Annanay, homme instruit et observateur, ayant placé un jupon sur un de ces hauts paniers cylindriques où les femmes font sécher le linge, et mis dessous comme d'habitude un réchaud de feu, vit avec surprise ce jupon s'élever bientôt en l'air. Son mari, à qui le fait fut rapporté, conçut et exécuta de suite un ballon de papier, sous lequel il plaça des matières combustibles, raréfia par ce moyen l'air qu'il contenait et eut bientôt la satisfaction de le voir s'élever en l'air. L'an 1782 vit éclore cette merveille, qui fut répétée en public et avec le même succès. Il renouvela cette expérience à Paris, et depuis ce moment la science s'empara de cette découverte et la perfectionna.

Le premier aérostat construit avec soin par son inventeur était en papier, avait cent-dix pieds de circonférence, et s'éleva à mille toises. Le physicien Charles conçut l'heureuse idée de remplir les flans de cette vaste machine au moyen du gaz hydrogène, treize fois plus léger que l'air, et que l'on extrait facilement de matières métalliques en dissolution. Ce mode est plus coûteux mais aussi bien préférable à celui de l'air raréfié par le feu. En 1783, ce physicien et son ami Robert s'élevèrent par le moyen d'un ballon qu'ils avaient rempli de gaz hydrogène et fait de taffetas verni pour mieux résister à la pression. En 1785, deux nouveaux aéronautes (c'est le nom qu'on donne à ceux qui s'élèvent au moyen des aérostats; ce nom signifie, en latin, matelot d'air, ce qui est fort exact), Blanchard et Jeffery, réussirent à traverser la Manche, en deux heures, de Boulogne à Douvres, en Angleterre. Plus tard, l'infortuné Pilâtre-Durozier et son ami Romain ayant voulu tenter aussi ce passage, périrent précipités de six cents toises de hauteur, le feu s'étant mis à leur ballon.

Cette belle expérience s'est depuis renouvelée avec plus ou moins de succès, selon le genre de précaution qu'adoptaient les aéronautes. Il nous faut de dire qu'aujourd'hui un tel voyage n'offre plus aucun danger, et que souvent, dans nos fêtes publiques, nous pouvons jouir de cet admirable spectacle.

Comme dans un voyage de ce genre, livré aux caprices du vent, il faut pouvoir s'arrêter ou continuer, monter et descendre à volonté, on parvient à cette opération au moyen d'une soupape pratiquée au sommet du ballon et disposée de manière à ce qu'une corde, à portée de la nacelle (dont je vais parler), puisse facilement l'ouvrir ou la fermer. Pour monter, on jette une partie du lest dont on a garni la nacelle, (pour monter moins rapidement, car une ascension trop rapide serait funeste) et pour descendre on laisse échapper peu à peu le gaz; alors le ballon, diminuant de volume, descendra doucement et sans secousse, si l'opération est bien dirigée.

La nacelle d'un aérostat est une sorte de barque légère suspendue au dessous de celui-ci et entourée d'un filet pour prévenir la chute des aéronautes qui s'y embarquent et des objets qu'ils emportent pour leur voyage. On conçoit que plus l'aérostat a de grandes dimensions, plus le poids de ce qu'il devra enlever, sera grand.

Pour éviter le danger des chutes, au milieu des descentes précipitées, Lenormand inventa un appareil qu'il nomma parachute, que le célèbre aéronaute Garnerin perfectionna depuis. Il consiste en une sorte de vaste parapluie placé au-dessus de la nacelle qui contient le voyageur, et qui, déployé par celui-ci, quand il juge à propos de descendre, se gonfle d'air et rend alors cette des-